

BLING BLING TAGADA

Cléo Duke

Cléo Duke

Bling bling tagada

© Cléo Duke, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2546-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1 – Jackie

Je suis vraiment épuisée par ma journée : il faut dire que cela fait des mois que j'espère quelque chose qui ne vient pas et je commence à être un peu découragée. En fait, pour être tout à fait honnête, j'attends même plusieurs événements :

— Que mon chef (accessoirement) mon père, accepte enfin de me donner une promotion.

— Les vacances d'été. Le mois de février m'a semblé avoir duré des mois et nous piétinons dans ce mois de mars qui ne semble pas vouloir finir.

— And last but not the least : LA demande en mariage d'Arnaud, qui semble ne jamais vouloir se décider (cette attente semble même encore plus longue que ce mois de mars susmentionné).

J'arrive chez nous et je me jette sur le canapé. Ma journée a été longue. Vous la résumez serait aussi long qu'ennuyeux, à moins que vous aimiez lire l'annuaire pendant votre temps libre. Surtout car j'ai passé une bonne partie de ces délicieuses heures à discuter de pistons et de machines à laver. Pourquoi me direz-vous ? Pas que j'aime particulièrement la mécanique ou le ménage. Pour être honnête, avouons qu'après plusieurs stages et emplois plus ou moins ratés, notamment comme stagiaire agent de presse¹, mon père a fini par avoir pitié de moi et a décidé de m'engager dans l'entreprise familiale. Celle qu'avait créée mon grand-père, qu'il avait longuement critiqué pendant plusieurs années. Il disait à qui voulait l'entendre que cette entreprise, c'était rasoir et que jamais ô grand JAMAIS il ne s'abaisserait à cela. Je m'en souviens comme si c'était hier, je devais avoir une dizaine d'années. Comprenez bien. Mon père était un artiste, poète et acteur, selon ses dires et son CV, mais entre vous et moi, plutôt aucun des deux. Donc quand mon grand-père paternel l'a finalement appelé quand j'étais adolescente, alors que la carrière de mon père prenait l'eau (mais en

réalité, la barque n'avait jamais vraiment vogué), mon père, en bon artiste, a d'abord fait sa diva et refusé tout de go. Puis il a quand même accepté de connaître le chiffre d'affaires, les bénéfices et son potentiel salaire. Quand il a compris qu'il pourrait enfin s'acheter la Porsche dont il me parlait depuis ma naissance, sa question a été finalement simple : « Je signe où ? ».

C'est cette même phrase que j'ai prononcée il y a maintenant quatre ans, alors que je venais (encore !) d'être virée de la boîte de production qui m'employait à ne rien faire.

Harassée par une journée de vrai travail, je me vautre dans le canapé et je pense à ma vie passée : cela me fait tout drôle et en même temps, je ne regrette rien. À moins que... Peut-être que si je pouvais changer quelque chose, cela serait peut-être toutes ces vêtements que j'ai achetées avec mes premiers salaires : elles ont creusé un trou effroyable dans mes économies et maintenant, elles sont démodées et ne me servent plus à rien, si ce n'est à alimenter mon compte sur Vestiaire Collective. J'en suis à mes réflexions quand Arnaud entre dans la pièce.

— Bonjour vous, m'exclamé-je.

Il me sourit, avec cet air un peu gêné qu'il prend parfois avec moi. Même si nous sommes ensemble depuis 5 ans, j'ai encore parfois l'impression que je le désarçonne, que je le surprends. C'est sans doute bien (enfin j'imagine). Il se penche vers moi pour m'embrasser.

— Tu as passé une bonne journée ?

— On peut dire cela comme cela, j'ai vendu notre stock 4 de piston B8.

— Je suppose que c'est une bonne nouvelle ?

— Tu supposes bien.

Il a l'air bizarre, il reste debout à me regarder, comme s'il avait quelque chose à me dire mais ne me dit rien.

— Arnaud, tout va bien ?

— Oui, pourquoi ?

Il fait tourner entre ses mains le verre de soda qu'il s'est servi dans la cuisine

avant de venir m'accueillir. Je me dis que c'est peut-être le moment de... La demande en mariage tant attendue. Mais bon, il faut dire que chaque fois qu'Arnaud me regarde un peu bizarrement (ce qui arrive souvent, surtout quand je lui montre une nouvelle tenue que j'ai trouvée) j'ai l'impression qu'il va mettre un genou à terre.

— Allez, dis-moi ce qu'il y a. Tu sais, cela fait cinq ans que nous sommes en couple, je commence à te connaître !

Et lui n'a encore pas tout vu avec moi. Peut-être que vous ne me connaissez pas encore, mais beaucoup disent que je suis un sacré numéro (autre manière de dire que je suis impossible à vivre). C'est sans doute vrai. Moi et Arnaud, cela a tout de suite été le coup de foudre. En tout cas de mon côté, je le trouvais si beau, si classe, si incroyable. Le conquérir m'avait demandé du travail et de manigances dont seule moi suis capable. Entre vous et moi, malgré ce coup de cœur qui je l'espère était réciproque, le chemin était semé d'embûches. Nous travaillions pour des sociétés concurrentes et il me croyait en couple avec un homme riche et célèbre. J'avais malgré tout réussi à le séduire mais ce n'était pas gagné d'avance. Cette aventure avait eu l'avantage à Arnaud de me connaître avant d'être mon homme et de comprendre à quel personnage il avait affaire. Au moins, on ne pourra pas dire qu'il n'avait pas été prévenu. Après deux années, nous avons emménagé ensemble et tout se passe plutôt bien je dirai, même si nous avons des caractères qui sont très différents. Non, je n'ai pas dit complémentaires mais on va dire que l'on arrive à composer. Pourtant, je ne suis pas totalement satisfaite car j'ai l'impression de piétiner. Désormais que mes 30 ans approchent à grands pas, mon horloge biologique commence à sérieusement me travailler. Je veux me marier et faire des enfants. Arnaud, malgré le fait qu'il a cinq ans de plus que moi, n'est à l'évidence pas vraiment pressé.

Il observe autour de lui et vient s'asseoir à côté de moi sur notre canapé. C'est un canapé très chic et instagrammable, en cuir blanc qu'il avait absolument voulu acheter, car il trouvait qu'il avait une bonne gueule quand il invitait ses

clients à dîner à la maison (Arnaud est agent de presse). Problème qu'il avait totalement négligé : souvent il colle aux fesses.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ? je demande.

Il regarde son verre qu'il pose sur la table basse d'un air grave et me regarde. Il prend mes mains entre les siennes et m'observe.

— Je réalise à quel point j'ai de la chance de t'avoir auprès de moi, Jackie.

Je souris et observe de loin mes mains : j'espère que la bague sera jolie. S'il la choisit comme les canapés, je suis mal barrée. Peut-on dire à son fiancé qu'on veut changer la bague qu'il nous a offerte ? Je digresse.

— J'ai beaucoup de chance aussi, dis-je sans vraiment l'écouter, mais surtout car j'aimerais l'encourager à continuer.

— Je comprends que dès que j'imagine un projet, tu en fais partie. Quand on a emménagé ensemble, j'ai rapidement compris que j'avais pris la bonne décision, déjà parce que tu as vraiment bien organisé le déménagement...

OK... Bon, pas hyperromantique comme approche mais c'est un début. Mais bon, quand même, on dirait qu'il parle plus d'une collègue que de sa future femme mais... Arnaud n'a jamais été très bon pour les préliminaires... Attendons la suite.

— Aussi, parce que cela nous faisait une sacrée économie sur le loyer.

L'enchaînement n'est pas vraiment mieux que le prologue mais j'espère que cela va s'améliorer car sinon cela ne donne pas très envie de lire le livre.

— Surtout, je me suis rendu compte que mes inquiétudes n'étaient finalement pas vraiment fondées : certes, tu es bordélique, mais ça, je le savais depuis le début. Tu es dépensière, mais ça aussi, je le savais depuis le début. Tu parles très fort au téléphone et tu es tout le temps en retard. Mais cela aussi, je le savais même avant de sortir avec toi. Donc cela signifie pour moi...

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que tu es honnête, tu n'as jamais essayé de te faire passer pour quelqu'un que tu n'es pas. Enfin, c'est vrai qu'au début, tu m'as fait croire que tu sortais avec Trevor Le Saint mais bon... C'était pour le boulot.

OK... Là j'avoue qu'il m'a complètement perdue.

— Arnaud, je peux savoir où tu veux en venir ?

Il me sourit et se passe la main dans les cheveux. C'est précisément ce sourire gêné, un peu à la Hugh Grant² qu'il m'avait rendu raide dingue. Quand Arnaud me sourit, il a à la fois l'assurance de l'homme de pouvoir mais également ce côté un peu perplexe de se retrouver avec une fille complètement folle (moi en l'occurrence) qui pour une raison qui lui échappe, le rend lui aussi complètement fou (d'amour j'entends, sinon cela ne serait pas drôle). Je sais que ce n'est pas très bien dit mais dans ma tête, ça sonne vraiment très romantique.

— Jackie...

— Oui ?

— Jackie, je suis muté.

— Tu... Quoi ?

— Mon agence ouvre un bureau à Dubaï et ils ont besoin de quelqu'un là-bas pour prendre les rênes. C'est une opportunité incroyable pour moi.

— Tu veux dire que tu veux aller vivre à Dubaï ?

— Oui...

— Quand ?

— Le bureau ouvre en septembre, il faudra que j'y sois en juillet.

La discussion ne prend absolument pas la tournure que je pensais. Je me voyais mariée, acheter une maison au bord du lac Léman (avec les prix de l'immobilier, pour le coup, c'était plutôt de l'ordre du rêve mais j'ai une imagination débordante), avoir deux enfants et couler une vie magnifique dans la région qui m'a vu naître. Et voilà que ce malotru (ou soudainement, c'est un malotru) non seulement ne me demande pas en mariage mais en plus me dit qu'il compte aller vivre (presque) à l'autre bout du monde. Je me lève pour prendre une contenance et me dirige vers la cuisine où je prends un verre que je remplis d'eau du robinet.

— Et je peux savoir à quoi correspondait le début de ton récit ? Franchement,

je ne vois pas le rapport entre le fait que je sois bordélique et celui que tu partes vivre à Dubaï ?

— Justement, j'y viens, ma chérie, j'aimerais que tu viennes t'installer là-bas avec moi.

Il s'est levé et prend un air penaud, un air de garçon qui a fait une bêtise. Je connais Arnaud et je sais que ce n'est pas son air habituel. Ce n'est pas un homme qui a l'habitude de demander des faveurs ni de s'excuser, en tout cas pas avec moi. Il serait plutôt du genre à prendre les décisions et à accepter de tout balayer sur son passage si cela ne correspond pas à ce qu'il lui convient. Arnaud, que j'admire par sa carrière, son ambition, son désir de victoires et de réussites. Je lui jette un regard suspicieux quand je le vois avec son air qui ne lui ressemble pas, debout à côté du canapé, à quelques pas de moi, comme s'il n'osait pas s'approcher davantage, car il a quelque chose à se reprocher.

Cela cogite dans ma petite tête. Au final, je ne vois pas ce qui cloche : effectivement, cela m'embête de partir vivre à Dubaï mais nous pourrions peut-être être heureux là-bas, car nous serons ensemble et j'imagine qu'il souhaite s'y installer comme expatrié pendant quelques années puis revenir ici, cela pourrait être une expérience enrichissante. En plus, cela nous ferait un projet commun et sans doute qu'il a l'intention de me demander en mariage dans la foulée.

Soudain, mon regard se fixe sur lui et mes larmes montent à mes yeux, car je viens de comprendre pourquoi Arnaud a cet air penaud du petit garçon qui a fait une bêtise et qui espère qu'elle passera sans que ses parents ne découvrent le pot aux roses.

— Arnaud, ne me dis pas que tu as déjà dit à ton agence que tu acceptes de partir à Dubaï cet été sans même m'avoir consulté avant ? Sans même savoir si j'acceptais de partir ?

Je repense aux mots d'Arnaud. À aucun moment, il n'a utilisé le conditionnel. C'est son futur et à l'entendre, il me revient de décider si j'entends faire partie de ce fameux « projet » comme il aime le dire.

Un silence. Arnaud ne dit rien mais en restant muet, il me dit tout. Il m'avoue

que sa carrière passe avant moi et que ses décisions, il les prend seul. À moi de voir ensuite si j'accepte de composer avec ses propres choix.

— J'étais sûr que tu dirais oui. C'est une telle opportunité pour moi. Pour nous !

— Pour toi, je vois bien. Mais pour moi ?

— Dubaï est une ville en plein essor. Je suis sûr que tu trouveras sans difficulté un emploi passionnant là-bas.

— J'ai déjà un emploi passionnant ici.

— Jackie, soyons sérieux, une minute, veux-tu. Je ne pense pas que nous puissions dire que ce job d'assistante dans une entreprise dans les pistons soit le poste dont tu avais rêvé quand tu étais petite...

— Tu es si condescendant quand tu me dis ça !

Je commence à pleurer. Tout en sentant les larmes couler le long de mes joues, je sens une rage encore plus forte m'envahir. Non seulement il me fait comprendre qu'il est le seul aux commandes de sa vie et indirectement de la mienne, mais aussi, en résumé, que je suis une ratée et que je ferai mieux de le suivre, car il sait mieux que moi ce dont j'ai besoin et qu'en résumé, je n'ai de toute façon pas vraiment d'alternatives.

— Tu ne peux pas avoir dit cela, je dis avant de m'enfermer dans la salle de bains.

J'éclate en sanglots tandis que je l'entends tambouriner contre la porte de la salle de bains. À cet instant précis, j'ai l'impression que les cinq ans que nous avons passés ensemble n'existent plus, que c'est un inconnu qui m'appelle de l'autre côté de la porte. Je n'ai plus envie de le voir, je n'ai aucune envie de lui parler, comme s'il ne me comprenait pas. Je m'en veux de m'être enfermée dans la salle de bains sans mon téléphone portable, car j'aimerais appeler mes amis à cet instant précis, pour qu'ils me réconfortent. Pour qu'ils me disent que j'ai mal compris ce que vient de me dire Arnaud, que j'interprète, que j'exagère. Ou tout simplement pour qu'ils me disent la vérité, celle qui est difficile à entendre, celle où on me dirait que je ne suis pas la priorité de l'homme qui partage ma vie